

Première époque : Continuation de la vie en mode dégradé

CHAPITRE PREMIER Inconscience.

Paris, quatorzième arrondissement. Le 15 mars 2011, vers 18H45.

Baignés par la luminosité chétive de l'hiver finissant, épuisés par une longue marche, nous poussons la lourde porte de bois sculptée du restaurant. Il s'agit d'un japonais authentique, pas l'une de ces enseignes tenues par des imitateurs chinois qui profitent de l'engouement pour cette cuisine en assemblant à la chaîne des ersatz de sushis. Exceptionnellement, nous y arrivons en avance sur les amis venus de Brive qui nous y ont donné rendez-vous. Camille et Philippe, aussi quadragénaires que nous, ont adopté l'endroit lorsqu'ils étaient étudiants et nous l'ont fait découvrir il y a quelques années. Depuis que nous avons été, Léa et moi, mutés dans mon Dauphiné natal, nous nous y retrouvons de loin en loin, au gré des opportunités.

Ainsi, aujourd'hui, se conjuguent notre raid provincial de fin de soldes et la visite biannuelle qu'ils rendent à leur famille parisienne.

Les devançant - et puisque ce sont eux qui ont réservé- nous annonçons leur nom à une jeune serveuse qui n'a pas sacrifié au pittoresque et officie sans kimono ni geta mais en t-shirt « vintage » et jeans déchirés sur des Converse au bleu éblouissant. Elle demeure néanmoins fidèle à la tradition en s'inclinant vers nous. Renseignée par la tablette graphique dernier cri qu'elle a consultée en quelques habiles glissements de l'index, elle penche encore le buste avant de nous guider d'un pas souple jusqu'à notre table, dans une salle déjà pleine aux deux-tiers.

Après avoir traîné nos guêtres métaphoriques dans le Marais tout l'après-midi, à la recherche d'ultimes opportunités, chargés de sacs témoignant du succès de notre quête, nous nous laissons tomber sur la banquette de skaï rouge avec le même épuisement satisfait.

Installés, nous goûtons pleinement l'ambiance paisible de l'endroit, lequel crée un contraste aussi reposant que bienvenu avec les sonos agressives que les commerçants du vêtement de détail se font immanquablement le devoir d'installer dans leurs boutiques.

Ici, les clients sont majoritairement asiatiques et plutôt jeunes ; vêtus à l'occidental, ils conversent à voix mesurée sur un doux fond d'électro-pop. L'ambiance est celle que je prêterais à un établissement tokyoïte branché si je m'étais déjà rendu en territoire nippon. Faute de cela, j'use de mes lectures manga comme d'une référence documentaire, partant du principe que tout ce qu'on y montre ne peut pas être faux.

Après quelques minutes de repos et de paisible observation, histoire d'être frais et dispos avant l'apparition sans doute imminente de nos amis et de leur progéniture, nous délaissions temporairement les amuse-gueules et filons de concert aux toilettes.

Le jeu d'icônes fléchées indiquant leur emplacement est tellement explicite qu'il fait figure d'esperanto de la signalisation des WC et nous dispense d'interroger quiconque pour les trouver.

Un abrupt escalier en colimaçon conduit aux lieux d'aisance, situés à une profondeur inhabituelle. Cette situation nous rappelle que les sous-sols de la Capitale voisinent parfois avec les catacombes ou d'anciennes carrières. Certains de ces endroits ont même accueilli, durant la deuxième guerre mondiale, des abris de la défense passive voire des QG allemands, ce dont je m'ouvre à ma compagne, façon de conférer à notre occupation triviale une note culturelle. Puis, sur un baiser rapide, nous gagnons ensuite chacun la zone réservée à notre genre.

Rapidement libéré, je m'apprête à ressortir lorsque la lumière dispensée par le petit lustre rococo fixé au plafond du réduit hygiénique vacille. Phénomène typique d'une chute de tension.

J'ai à peine le temps d'hausser un sourcil perplexe qu'une violente impression de flottement me saisit, comme un soudain accès de vertige. Les jambes flageolant, je dois m'agripper des deux mains au lavabo pour ne pas chuter. Heureusement ancré au mur par de solides tire-fond, il me supporte sans broncher. S'il me laisse nauséux, le malaise disparaît très vite tout en me laissant un peu désorienté et la bouche curieusement sèche.

Après quelques manipulations aussi machinales qu'inefficaces de l'interrupteur, j'admets que l'éclairage a déclaré forfait ; la prévoyance, parfois moquée par celle qui partage ma vie, me fournit presto la petite torche à LED que je balade au quotidien, d'une veste à l'autre. La lumière blanche révèle porte et loquet puis un couloir dont l'obscurité semble confirmer l'hypothèse d'une panne de courant générale.

Le cœur au bord des lèvres, je m'efforce d'hyperventiler pour combattre l'envie de vomir, comme je l'ai appris enfant. Un peu ragaillardé par cette méthode, je gagne les toilettes des dames avec dignité, souhaitant ne passer ni pour un satyre ni pour un ivrogne mais surtout retrouver ma compagne.

Lorsque je traverse le petit hall qui sépare les zones féminine et masculine, je remarque qu'au-dessus de nous, le doux brouhaha de la salle a cessé. Si cette absence soudaine d'animation m'intrigue, je me dois avant tout à ma belle, sans doute plongée dans cette nuit précoce. Après avoir poliment frappé à la porte et appelé en vain, je choisis de transgresser l'interdiction et de pénétrer dans la pièce.

Je découvre immédiatement Léa dans le faisceau de ma lampe, assise sur le carrelage, adossée au mur, bras enserrant les jambes. Blême, les traits crispés, sa mine est défaite. Alarmé, je détourne le rayon pour ne pas l'aveugler puis m'agenouille devant elle sans qu'elle ne réagisse.

— Léa ?!

Elle s'anime à l'énoncé de son prénom et sort lentement de son état d'hébétude pour me dévisager, à la manière des victimes d'un choc post-traumatique. Il lui faut quelques instants pour se reprendre un peu et c'est l'air encore hagard qu'elle me répond, une main nerveuse papillonnant devant la bouche.

— Jas ! Enfin ! La lumière s'est coupée et j'ai cru tomber. Comme si le sol se dérobaît sous moi. Et...

Elle inspire profondément avant de reprendre, manifestement avec difficulté.

— Pardon mais je ne sais pas ce qui m'arrive. La tête me tourne encore. Je... en tout cas, un événement s'est produit. Quelque chose de funeste, assurément.

Nous nous dévisageons brièvement puis son pressentiment se conjugue au questionnement suscité par l'absence de bruit et la bizarre impression ressentie lors de la panne.

Perplexe, j'observe ma compagne. Elle n'est pas impressionnable et n'a jamais manifesté la moindre prédisposition à un quelconque sixième sens. Bien au contraire, juriste de formation, elle s'attache à la seule matérialité des faits, le chapitre du paranormal et de l'ésotérique étant plutôt de mon ressort... Aussi, pour lutter contre l'angoisse qui menace de s'installer, j'applique un vieux principe professionnel : celui qui consiste à amorcer une dynamique en affichant de l'assurance. Je suggère donc de remonter. Mais avec un entrain on ne peut plus factice.

Mes doutes tus, je tends la main à Léa pour l'aider à se relever. Je tente de lui sourire mais son inquiétude inédite est contagieuse et je me rembrunis. Nos doigts toujours liés, nous reprenons l'escalier. J'ouvre la marche, rapidement guidé par la luminosité de la surface.

A mi-chemin, nous ne percevons toujours aucun bruit en provenance de la salle du restaurant. Le silence semble même d'une densité incroyable, sépulcrale. Ce constat donne du poids au pressentiment de Léa.

Une intuition m'amène à lui demander de rester en arrière car mon propre malaise s'accroît à mesure que nous remontons. Elle, habituellement si prompte à me suivre en tout, hoche la tête sans contester, ni mot dire.

Elle s'assied sur une des marches recouverte d'une moquette usée jusqu'à la trame et me laisse aller en reconnaissance, résignée, le visage fermé. L'image d'Epinal de la femme de marin le voyant partir en campagne s'impose à moi.

CHAPITRE II

Redécouverte

Parvenu presque en haut de l'escalier, une odeur particulière me frappe. Une fragrance évoquant un fromage très sec et que j'identifie pour y avoir déjà été confronté, professionnellement. Policier en unité d'investigation, j'ai souvent côtoyé la mort, aussi le terme médico-légal me vient-il immédiatement : fermentation caséique. Un phénomène qui survient au stade final de la décomposition du corps humain, lorsque de laborieux coléoptères achèvent le travail de nettoyage entamé par les précédentes escouades de nécrophages. Ils éliminent alors tous les reliefs laissés par les générations d'insectes qui se sont succédées, ne laissant que des os décapés...

C'est donc sans comprendre mais averti que j'apparais dans le restaurant, en prenant la précaution de cesser de respirer par le nez : j'ai acquis, il y a plus de vingt ans, le réflexe de passer en « mode buccal » lorsque je suis confronté à une dépouille, en fait depuis ma première « enquête-décès ». Je peux ainsi échapper à ce qui se révèle souvent le corollaire d'une découverte de cadavre, une véritable pestilence.

Un soleil bien plus fort qu'à notre arrivée baigne maintenant la pièce, ce qui me paraît déjà inexplicable mais que dire du reste... Mes yeux s'étrécissent lorsque je détaille, saisi d'effroi, une salle muée en ossuaire.

Cette vision me fige. Littéralement... J'ai souvent vu des cadavres, et dans tous les états, mais généralement à l'unité. La mort collective, à cette échelle, jamais je ne l'ai rencontrée. Et le spectacle d'une salle remplie de squelettes m'inspire une peur viscérale.

Pétrifié, j'observe un lieu quitté il y a quelques minutes et dont la clientèle semble pourtant morte depuis des mois.

Une frousse panique le dispute à l'horreur autant qu'à l'incompréhension, et je dois me raisonner pour maîtriser cette trouille primale et indescriptible qui menace de se saisir de moi.

Je parviens tout juste à ne pas m'enfuir pour me réfugier dans l'obscurité réconfortante du sous-sol plutôt que de m'aventurer au milieu de ces vestiges humains.

Autant pour briser le silence vertigineux, contre nature, qui sature la pièce que pour maintenir la communication. Je recommande à Léa de ne pas bouger.

Dans ma voix blanche pressent-elle l'abomination que je contemple ? Peut-être car malgré son caractère naturellement inquisiteur et volontaire, elle se contente d'acquiescer faiblement, sans proposer de me rejoindre.

Je me ressaisis. Le proverbe assure que c'est le premier pas qui coûte... Et lorsque je contemple cette scène immonde, tout en me forçant au calme, je sais que jamais adage n'a eu plus de sens.

Je repousse tout ce qui me somme de fuir et me contrains, aidé par des gestes que j'ai répétés des dizaines de fois, à approcher les premiers cadavres. Le spectateur lambda cède la place à l'enquêteur.

Spectacle à la fois pathétique et horrible, ce sont des squelettes vêtus qui m'entourent. Autant de dépouilles de gens fauchés brutalement et simultanément, comme leurs postures le suggèrent : clients affalés sur les banquettes ou les tables, certains tombés au bas de leurs chaises, employés étalés sur le linoléum...

Il n'apparaît en outre aucune indication d'un mouvement de foule ou de dégâts au mobilier. Plats, assiettes et couverts sont à leur place, idem pour les baies vitrées : rien ne suggère une action violente. Quelque chose les a tous, instantanément, fauchés.

Et, vu l'état des corps, cela s'est produit il y a sans doute plusieurs mois. Ce qui paraît évidemment incompatible avec le peu de temps que nous avons passé en bas.

Je me garde d'échafauder la moindre hypothèse mais tiens simplement le fait pour acquis, aussi incompréhensible qu'il paraisse. Je range ça dans un coin de mon esprit. Pour l'instant.

A un second niveau de réflexion, je me demande si mes lectures et les films que j'ai vus, en somme toutes les œuvres de fiction qui constituent ce que je nomme ma sous-culture, ne m'ont pas préparé à cette situation. J'ai en effet le pressentiment que ce phénomène n'est pas isolé.

Je constate justement qu'aucun bruit ne provient de la rue. Je m'approche de la porte d'entrée, gardant automatiquement mes distances vis-à-vis des macchabées, tentant aussi de focaliser mon attention sur l'extérieur pour ne pas être submergé par ces visions horribles.

Dans une lumière qui m'évoque plus une fin de journée estivale que les vêpres hivernales, je découvre une scène affreuse analogue à celle du restaurant : la mort a figé le quotidien de la rue dans une parodie cauchemardesque de l'animation parisienne.

Je fais aussitôt demi-tour pour rejoindre Léa, redoutant de trébucher et de m'affaler au milieu des cadavres. En retraversant la salle, je me demande comment lui expliquer quel monde nous retrouvons, cinq minutes apparemment après l'avoir quitté... Puisqu'il ne s'agit pas d'un cauchemar.

Toujours assise sur la même marche, elle patiente, morne et atone. Elle se lève à mon approche et fait mine de me rejoindre avant de s'interrompre. Sans doute en remarquant l'air sombre et désemparé que j'affiche.

— Qu'as-tu trouvé là-haut ?

Que répondre ? J'ai appris des dizaines de fois à des gens la mort de leurs proches, souvent les yeux mouillés par l'empathie et sans trop de maladresse, mais là, je peine à rendre compte d'un événement dont je ne saisis encore ni la portée ni le mécanisme.

— Je ne vois vraiment pas comment te dire ça autrement que directement... ne cherchons pas d'explication pour l'instant mais les gens sont tous morts. Dans le restau comme dans la rue. Et ils paraissent l'être depuis longtemps...

Le ton que j'emploie et l'expression que j'affiche paraissent la convaincre de la réalité de ce que j'annonce. Mais un fait paraît plus difficile à admettre encore que l'autre :

— Depuis longtemps ? Je ne comprends pas...

Et moi donc. Alors comment expliquer ce que l'on ne parvient pas soi-même à appréhender ?

— Cela m'échappe aussi mais tu le verras par toi-même. Tous les corps sont réduits à l'état de squelettes. Et la rue offre le même spectacle. Bon sang, j'ai l'impression de me retrouver dans un film post-cataclysmique...

Je vois ses yeux s'agrandir à mesure que mes paroles l'atteignent et qu'elle s'imprègne de l'horreur que je lui décris. Qui s'est abattue ici et peut-être sur le monde entier.

— Qu'est-il arrivé ? Une bombe ? La guerre ? Quoi ?

Bon sang mais comment le saurais-je ? L'apocalypse semble avoir balayé Paris et le déroulement du temps défie la logique. J'envisage de crier que je ne suis pas omniscient mais ce serait injuste et l'heure n'est pas vraiment aux chamailleries. Je ne prends donc pas le mors aux dents et réponds avec un calme que je suis loin d'éprouver :

— Aucune idée. De ce que j'ai vu, la ville, en tout cas la rue, semble morte. Et je te le redis, ce n'est pas d'hier. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas rester ici. Il faut sortir et comprendre ce qui est arrivé. Alors essayons de garder la tête froide... et surtout pense à ne respirer que par la bouche lorsque nous serons en haut.

Joignant le geste à la parole, je remonte son pull jusqu'à lui couvrir le nez, souhaitant que ce faible barrage la protège un peu si elle oubliait ma recommandation.

Je lui tends la main et nous franchissons en silence les quelques mètres qui nous séparent de la surface.

Ce qui restait de couleur à Léa déserte son visage lorsqu'elle découvre la désolation que j'ai tenté de lui décrire. Je la sens se raidir et sa main devenir un étau autour de la mienne.

Mon propre choc s'étant un peu estompé, je l'entraîne doucement, attentif à ses réactions, redoutant qu'elle ne puisse surmonter la vue de cette hécatombe. Côte à côte, nous traversons la salle, frôlant les dépouilles, incapables de prononcer le moindre mot.

Avant de franchir la porte, je ressens le besoin impérieux de vérifier un détail. Je demande à Léa de patienter un instant, ce qu'elle fait avec une réticence évidente. Ses mâchoires se crispent lorsque je rebrousse chemin, la laissant seule à l'orée d'un champ de cadavres.

Imaginez-vous à sa place dans une pièce dont les occupants sont des déclinaisons infiniment plus sinistres de votre squelette de salle de sciences naturelles... A ceci près qu'aucun de ces corps décharnés ne pend à une équerre dans sa nudité éclatante pour des besoins didactiques. Non, ici, le macabre atteint son apogée en exhibant les gens tels qu'ils ont été fauchés, se retrouvant parfois les uns contre les autres, dans de sinistres parodies d'étreinte. Les crânes, mâchoires pendantes ou décrochées, portent encore leurs chevelures. L'effet est à la limite du supportable.

De mon côté, je marche rapidement jusqu'à l'assise que nous occupions plus tôt – mais quand ? - en évitant de trop m'attarder sur les clients trépassés.

Pas de doute, ce sont bien nos affaires, posées là sur le revêtement de skaï poussiéreux et heureusement sans cadavre(s) pour les coincer. Quant aux chaises qui devaient accueillir nos convives, elles sont vides.

J'ignore quelle conclusion je dois en tirer... Nous semblons bien être dans notre propre continuum. Alors, vivons-nous une expérience inédite de « temps disparu » conjuguée à une catastrophe à l'échelle planétaire ? Plutôt que de creuser cette hypothèse, je me rabats sur une satisfaction immédiate, celle de retrouver le sac à dos dont je me sépare rarement. Celui-ci contient mon petit matériel de survie (jamais mieux nommé qu'aujourd'hui), à savoir, ma pince multifonctions Leatherman et ma pharmacie de voyage. Dans l'adversité qui s'annonce, ils trouveront sans doute leur utilité.

Je renonce en revanche à récupérer nos emplettes, une infinité de magasins pouvant nous en fournir si, comme je le crains, une catastrophe de grande ampleur s'est produite.

Je rejoins Léa en remarquant cette fois les pupes qui jonchent le sol autour des corps. Les faces décharnées aux orbites caves me déstabilisent toujours mais les réflexes policiers reprennent le dessus, m'obligeant à examiner ce que je me suis contenté de « survoler » jusqu'à maintenant.

Les pupes, ces capsules brunâtres qui ont contenu les larves de mouches, indiquent que le processus de décomposition s'est déroulé « normalement ».

Les chairs ayant presque entièrement disparu, je maintiens mon estimation précédente, nourrie de l'expérience de terrain : ces gens sont morts il y a plusieurs mois ; les mouches puis d'autres insectes, une escouade de nécrophages après l'autre, ont rempli leur rôle de nettoyeurs. Tout ce qui est organique, jusqu'aux tendons, a été dévoré.

Pensif, je rejoins ma compagne, sans lui demander si elle a, elle aussi, renoncé à essayer de reconnaître nos amis parmi les macchabées. Le visage dénué d'expression, elle n'a pas bougé du pas de la porte. Elle contemple la rue à travers la vitre légèrement dépolie. L'altération de l'image atténue-t-elle l'effet de ce que nous allons affronter ?

Elle sursaute lorsque je lui effleure l'épaule puis s'effondre contre moi. Sans mot dire. Comme aucun propos rassurant ne me vient, je me contente de l'êtreindre. Le réconfort semble partagé, quoique temporaire.

Lorsque nous nous séparons, je remarque du coin de l'œil notre reflet dans le miroir au tain vieilli qui flanque le petit comptoir de l'accueil : l'image de deux quadragénaires plutôt en forme, Léa, menue et tonique, le teint mat et les cheveux châtain dénoués, et moi, de taille et corpulence moyennes, glabre et le ventre encore plat, se superpose à l'abominable arrière plan de la salle peuplée de cadavres.

Son regard accroche le mien et la certitude de ne vraiment pas rêver s'installe lorsque nous nous découvrons ainsi dans cet univers que nous devinons cataclysmique.

Puis, ensemble, nous quittons ce lieu de cauchemar pour pénétrer en enfer.

Le spectacle de la rue est en effet une démultiplication - jusqu'à l'obscène - de la scène du restaurant.

Il y a moins d'une heure, pour nous tout au moins, ces gens, enfants comme adultes, vivaient, inconscients du drame à venir. Maintenant... maintenant il faut espérer que d'autres ont survécu. Même si je ne peux me défaire de l'intuition que l'événement terrible dont nous voyons les effets dans cette modeste artère parisienne s'est produit à grande échelle.

Ma "sous-culture" m'a si souvent confronté à des scénarii de fin du monde que je n'imagine pas qu'il puisse en être autrement.

Je sens donc que le plus grand nombre a été anéanti et vois presque les capitales comme les hameaux dépeuplés, à l'abandon, sous toutes les latitudes. Et une poignée de rescapés luttant pour survivre. L'archétype de l'histoire post-apocalyptique en somme.

L'énigme de notre "mise en sommeil", totalement aberrante mais corroborée par les faits, me ramène fugitivement au concept de temps disparu. Ce phénomène dont on dit qu'il frappe certaines personnes contactées ou enlevées par des extraterrestres. Je chasse cette idée farfelue de mon esprit pour en revenir à la date à laquelle tout ceci a pu survenir.

A cet égard, ma petite connaissance de la mécanique de la mort, conjuguée à ce que je peux observer des trottoirs, de la végétation et des véhicules, relativement propres, me convainc que ce désastre ne remonte pas à six mois au plus.

De ce fait, si notre environnement ressemble au New York de Matheson ("Je suis une légende"), je le préfère à un univers miasmatique de cadavres putréfiés, imaginant trop bien les nuées vrombissantes de mouches à l'œuvre, les animaux se repaissant des morts, la senteur insupportable des chairs se défaisant... un charnier de sept milliards de personnes.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'on nous a évité cela... « On »... mais je passe sur l'interrogation que suscite évidemment cette rupture dans notre réel. Nous aurons, je crois, tout le temps de supposer.

Pour l'heure, flanc contre flanc, nous remontons la rue. A la recherche de... je ne sais quoi d'ailleurs. Et nous évoluons dans un silence absolu, autre facteur d'angoisse.

La capitale est devenue sa propre antithèse : visuellement inchangée mais dorénavant inerte, mutique. Seule animation, celle sonore et dynamique, des oiseaux dont le nombre laisse à penser qu'ils ont été épargnés.

Nous apercevons ainsi des pigeons et des tourterelles, des pies, quelques corneilles et même un détonnant rouge-gorge, perché sur une poussette sur laquelle nous préférons ne pas nous attarder après avoir échangé un regard entendu. La vue d'un enfant mort, d'expérience, étant particulièrement traumatisante.

Après quelques minutes de marche, à la manière de citadins qui se réapproprient la nature en en redécouvrant les détails, nous percevons d'autres bruits que les trépidations de la ville taisaient : bruissements des feuilles des arbres et plantes de massifs, feulement du vent dans des rues et avenues encombrées de véhicules et même l'agitation des insectes. Sans doute est-ce la première fois qu'on entend ici le crin-crin des cigales...

Cette animation sonore, presque surréaliste, rend moins pénible et inhumaine notre progression dans les allées d'un cimetière à ciel ouvert.

Chaque mètre parcouru nous offre une nouvelle facette de la mort. Accablés par les scènes macabres qui se succèdent, nous sursautons lorsque retentit une sonnerie aigrette que je tarde à identifier comme celle de l'alarme de mon portable.

Après l'avoir maladroitement extrait de l'une des poches de mon treillis, je constate qu'il s'agit d'une alerte programmée pour me rappeler d'enchérir sur un site web... L'urgence consumériste devient un souvenir dérisoire. Tout de la vie que nous menions avant semble vidé de sens.

La manipulation de mon mobile, ramené au silence, conduit Léa à vérifier le fonctionnement du sien. Nous confrontons les données affichées : pas de réseau, ce qui était prévisible. Et pour les deux appareils nous sommes toujours le 15 mars 2011, à 17h30.

Toutefois quel crédit accorder à ces indications puisque la lumière et la température ambiantes font davantage penser au printemps, voire au début de l'été ?

— Ta batterie est toujours chargée ?

La question me surprend.

— Au tiers mais oui. Pourquoi ?

— La mienne aussi et d'après ce que nous avons vu, il semble s'être passé des mois depuis notre perte de conscience.

Ce que nous voyons de la végétation le confirme. Ces arbres épanouis et ces massifs fleuris contribuent d'ailleurs à créer un contraste étonnant avec l'atmosphère de fin du monde. Certaines plantes approchent même de l'exubérance, évidemment en l'absence de taille régulière (pour cause de décès des fonctionnaires municipaux).

— Nous savons qu'une telle autonomie est impossible. Et nos cheveux n'ont pas poussé alors que six ou huit mois se sont écoulés.

Ce qui est bien compatible avec nos observations puisque ce temps suffit aux insectes à décaper un corps jusqu'au squelette.

— OK Léa. Bienvenue dans un monde d'énigmes. Je suppose qu'un auteur de science-fiction dirait que nous sommes restés en stase.

Ces quelques phrases échangées, autant que leur propos, résonnent curieusement dans la ruelle vide que nous avons empruntée au hasard. Vide, pas tout à fait car Léa tend soudain le bras. Mon regard suit automatiquement la direction désignée. Elle me devance d'une seconde en s'écriant :

— Là, quelqu'un !

Effectivement, à une centaine de mètres, à contre jour, nous apercevons la silhouette d'un homme en marche.

Instinctivement, je hèle cet autre survivant, d'abord d'une voix mal assurée puis en criant à pleins poumons. Il se tourne brièvement vers nous puis décampe en hurlant comme un fou et disparaît à notre vue.

Ma prise sur la main de ma compagne s'affermi brièvement. D'un commun accord, nous ne tentons pas de le rejoindre. Il a beaucoup d'avance et pourrait mal réagir si nous le rattrapons.

Nul doute que nous allons être confrontés à toutes sortes de surprises dans cet univers dévasté. Et probablement pas des meilleures.

Du moins sait-on que d'autres ont survécu. Mais combien ?

Léa pivote soudain et se fige face à moi, certainement frappée à retardement par les implications personnelles de ce que nous avons constaté depuis notre "éveil".

— Si le monde entier est une tombe, alors tous les nôtres, famille comme amis, sont morts...

Que répondre à cela...

— Peut-être le phénomène est-il localisé ?

Mon expression ne la leurre pas un instant. Comment, en effet, abuser celle qui, avec un soin d'anthropologue, a méticuleusement catalogué chacune de vos expressions et de vos intonations ? Alors inutile d'essayer de la persuader de ce dont je ne suis moi-même pas convaincu...

— Tu ne le penses pas, n'est-ce pas ? Autour de nous tout est mort ! Juste un fou hurlant qui déguerpit en nous voyant. Pourquoi nier ce qui nous saute aux yeux ? ! Si Paris était seule concernée, des secours seraient à l'œuvre, l'armée en train de nettoyer ou de patrouiller, je ne sais pas...

Les circonstances ont tout pour éprouver nos nerfs et faire vaciller nos raisons. Je la laisse se vider d'un peu de tension. D'ailleurs, cette verbalisation me soulage également. De toutes manières, je ne peux pas lui donner tort.

— Tu as raison. Mais ce qui nous a protégés a pu ou du agir pour d'autres. La rencontre que nous venons de faire en témoigne.

Pas mal tenté mais je crois que mon argument fait long feu, surtout vu la réaction du survivant en question... peut-être traumatisé par son réveil dans cet univers cauchemardesque. Je tente donc une autre approche :

— Léa, nous sommes vivants et ensemble et si, comme nous le craignons, ce désastre s'est produit partout, nous sommes sans doute très chanceux.

Evidemment, environnés de cadavres dans une mégapole à l'abandon, cette affirmation ne possède pas un grand pouvoir de conviction.

Elle hoche la tête, visiblement sceptique. Nous traversons alors un long moment d'abattement, silencieux, les yeux dans les yeux. Des larmes brouillent progressivement notre vue à mesure que l'inquiétude que nous ressentons maintenant pour nos proches éclate : déjà lovée en nous mais muette, elle hurle maintenant à notre conscience.

Cette angoisse sourde s'installe et peut-être ne disparaîtra-t-elle jamais... Personnellement, je repousse aussi loin que possible de mes pensées mon fils. Il habite en Suisse avec sa mère. Je refuse de songer à lui. Sous peine de m'effondrer.

Léa reprend pied avant moi et nous ramène à la réalité, d'une voix incertaine.

— D'accord. Certains ont peut être survécu... même, pourquoi pas, des gens de nos familles ou des ami(e)s, mais comment savoir ? Alors, autant changer de sujet : que faisons-nous et où allons-nous passer la nuit ?

Ces questions prosaïques de la part de la personne la plus curieuse et analytique que je connaisse démontrent le besoin impérieux d'une pause.

Je me rends volontiers à l'argument sous-jacent : si l'heure donnée par nos téléphones est exacte, il nous faut impérativement passer la nuit dans un coin raisonnablement sécurisant.

— Par ordre de priorité ? Trouvons un appart' dans le coin et demain nous partirons à la recherche d'un moyen de transport pour quitter Paris.

Léa ne réagit pas à cette annonce alors que la nécessité de ce départ me paraît évidente. Ne serait-ce que pour nous assurer du devenir des nôtres.

Nous ne développons donc pas mais tenons plutôt un petit conciliabule à propos de l'abri souhaitable, tout en continuant de marcher au milieu des macchabées épars que nous essayons de ne pas détailler.

Si Léa souhaite le premier refuge venu, pour s'épargner la vue des morts et se reposer pour réfléchir, elle ne flanche pas pour autant. Pour une personne qui ne dispose que d'une expérience limitée en matière de cadavres, elle réussit à faire bonne figure.

En ce qui me concerne, je reste persuadé qu'avoir lu et vu de la S.F depuis l'enfance me donne comme une longueur d'avance. Cette ville dévastée m'est somme toute familière. Même s'il y a loin de la théorie à la pratique (en quelque sorte...) et que notre randonnée funèbre constitue un exercice incroyablement éprouvant, chaque instant étant susceptible de révéler une scène plus atroce que la précédente.

Bien que nous soyons sur le qui-vive, nous restons interdits en découvrant, à l'angle d'une avenue, l'épave noircie et déchiquetée d'un avion de ligne.

Nous tombons d'abord sur la dérive qui doit bien culminer à 6 ou 7 mètres de haut. Plutôt épargnée lors de l'impact, comme la section arrière de la carlingue, elle porte une bande tricolore bleu-blanc-rouge identifiant sa compagnie propriétaire.

La vision de ce gros porteur fracassé est saisissante. Malgré les pluies qui ont du, en quelques mois, délayer suie et cendres, les stigmates que présentent les immeubles avoisinants, l'enchevêtrement d'éléments de l'épave et de véhicules anéantis disent clairement la violence du choc et de l'incendie qui s'en est suivi. Sur des centaines de mètres, façades et devantures ont noirci, sans doute du fait du kérosène enflammé. Plusieurs bâtiments sont réduits à l'état de ruines et une odeur de plastique brûlé flotte toujours.

Nous réalisons, en contournant le secteur ravagé par les flammes du crash, que lors du... désastre - nous ne voyons pas de terme plus adapté pour désigner ce qui s'est passé - chaque engin piloté par un être humain s'est mué en missile balistique.

Vélos, motos, voitures, camions, trains, aéronefs de tout gabarit, bateaux ou sous-marins, jusqu'aux téléphériques et aux pelleuses, toutes les machines se sont trouvées subitement dépourvues de pilotes.

Quelle que fut leur vitesse, elles ont toutes été rattrapées par la gravité.

Si cent millions de véhicules circulaient lors de la mort de celles ou ceux qui étaient à leurs commandes, autant d'accidents se sont produits. Et je n'ose imaginer l'application du même principe aux activités les plus nocives de l'industrie...

Nous discutons de cette idée en reprenant notre marche, renonçant à nous frayer un chemin dans ce chaos calciné dont les images demeureront sans doute longtemps dans nos mémoires. A la réflexion, celles-ci risquent d'être rapidement saturées au rythme des horreurs qui s'accumulent...